



Congressional Richardson.
M. Richardson, leader de la minorité démocratique à la Chambre des Représentants, est un des hommes d'Etat les plus actifs du pays.

TEMPERATURE
Du 14 février 1900.

Thermomètre de R. & L. OLAUDE, Opérateur. N° 143 rue de la Chapelle. Succursale: boulevard St-Jacques.	
Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin... 44	7
Midi..... 58	14
3 P. M..... 62	17
9 P. M..... 62	17

Bureau météorologique.
Washington, 14 février — Indications pour la Louisiane — Temps — en partie couvert et plus froid; vents tournant au nord; vendredi beau et froid.

CONSUS.
HISTORIQUE DU BAL DE CONSUS.
DESCRIPTION.

LA COUR DE 1900
Mlle Marie-Grande Reine.
Mlle Harléie Drumet, Rosalie Nixon, Gélie Barantel, Carrie Boulmer, Marie Goussier, Alice Lange, Ethel Blanchard, demoiselles d'honneur.
Mme H. J. De la Vergne, chapeau de la Cour.

LA COUR DE 1899.
Mlle Mary A. Ludlow.
Représentant Mlle Adèle Britton, comme reine.
Mlles May Walters, E. Winship, Etta Transweg, Ethel Miller, Angèle Loebinger, Jeanne Marquez, Louise Claiborne.

Décidément le Dieu Consus est un habile homme, fertile en ressources comme pas un mortel ou immortel, dans notre monde sublunaire. Etes-vous dans l'embaras, ou voulez-vous faire de Pépate, éblouir la galerie? adressez vous à Consus; il vous donnera, sur l'heure, quelque soit le cas ou vous vous trouvez, un conseil utile, à l'aide duquel vous vous tirerez brillamment et triomphalement d'affaire. C'est ce qu'ont fait les organisateurs du carnaval dans lequel nous avons le plaisir et l'honneur d'être entrés, hier soir. On ne pouvait guère mieux s'adresser dans ce but

qu'à Consus, le grand donneur de conseils utiles, l'esprit le plus fertile en ressources qu'il y ait dans l'Olympe et dont le sac à malices a toujours été inépuisable. C'est lui qui a été chargé cette fois, d'ouvrir la marche des fêtes, de donner le premier des bals et il vient d'y réussir au-delà de tous les souhaits, de toutes les espérances.
Dame! il fallait qu'il en fut ainsi, à quelque prix que ce fût. N'est-ce pas le dernier carnaval du siècle? Ne sommes-nous pas, en conscience, obligés aujourd'hui d'éclipser en splendeur et en éclat tout ce qui s'est fait ici, depuis une centaine d'années?
Voici, en deux mots, de quoi il s'agit; vous allez voir que la besogne n'était pas mince.
Pluton n'a jamais été considéré comme un prix de vertu; il a plus d'un péccadille, plus d'un gros péché même, sur la conscience. Tout Roi des enfers qu'il est, comme Bertram, il aime assez à venir faire de temps en temps des excursions sur terre; surtout là où il compte rencontrer de jolies femmes. Les femmes, voilà le faible de Pluton; c'est là aussi la cause de toutes ses mésaventures conjugales et autres.
Au milieu de ses courses aventureuses, il aperçut un jour dans une prairie un essaim de nymphes occupées à cueillir des fleurs. Parmi elles se trouvait la fille de Cérés et de Neptune, Proserpine, une des grandes beautés de cette race olympienne, dont le type semble malheureusement perdu.
Proserpine lui plut; il lui glissa à l'oreille quelques douceurs qui firent plaisir à la donzelle; elle se laissa persuader, sans songer aux conséquences de son aventure, elle se laissa enlever et transporter dans la barque de Caron, et bientôt elle se trouva dans le Royaume des Ombres.
C'est très-joli, une Cour, surtout quand on y joue le rôle de Reine. On peut s'y passer plus d'une fantaisie, impunément. La morale la plus pure n'y trouve peut-être pas toujours exactement son compte; mais, dans le royaume de Pluton et en temps de Carnaval, il ne faut pas se montrer par trop rigide. La preuve, c'est que dans ce monde dont les mœurs laissent quelque peu à désirer, nous rencontrons les plus graves personnages, Socrate, par exemple, l'austère Socrate, en partie fine avec une donzelle, malgré les scènes que lui fait son aimable épouse; Xantippe, la plus insupportable des Pies grièches.
Malgré toutes les distractions qu'on peut lui offrir dans le sombre empire, Proserpine s'y ennuie; elle regrette un tas de choses que l'on ne peut lui procurer sur les bords du Styx; elle serait bien aise d'esquisser un entrecôte avec celui-ci, de conduire triomphalement un cotillon avec celui-là; elle a entendu parler d'une certaine Pacary, et d'un certain Bonnard qui font, parait-il, flores là-haut, et elle serait bien aise de les entendre. Que faire pour calmer l'ardeur de ses desirs, pour la retenir dans le sombre empire, pour éviter quelque fugue scandaleuse?
Les ombres qui ont formé un club dans leur sombre royaume, tiennent un meeting pour régler cette affaire, et il est convenu à la quasi-unanimité et à la grande joie de Pluton, que la proposition rassure, que l'on donnera un bal où sera invité le dessus du panier, la crème de la crème de la société du Tartare et des Champs Elysées.
Naturellement, la société qui devait figurer à la fête devait être cosmopolite, comme la population du sombre empire, du

reste; mais on en avait exclu le menu fretin, la canaille, tous les tramps internationaux. C'étaient vraiment un bal du grand monde, et les illustrations y pullulaient. Autour de leurs majestés Pluton et Proserpine, on remarquait le comité exécutif présidé par Caron, l'homme à la barque; puis Sir Walter Raleigh, Cassius, Démosthènes, Blackstone, Dr Johnson, Confucius—des messieurs très bien, comme on le voit, et que l'on peut fréquenter sans crainte de déroger.
Voici quelques autres illustrations également invitées: Bacon, un philosophe d'une certaine distinction; Mozart, un musicien qui piquait assez bien de la gaitare; Dryden, Goldsmith, Sa Majesté Salomon, faisant la cour à la Reine de Saba; Socrate en biabille avec sa trop vertueuse épouse; un nommé Shakespeare qui a fait beaucoup parler de lui; Lucrèce Borgia, une vertu de la plus belle eau; Samson, un athlète célèbre, le même qui a tombé jadis Sullivan; Néron, la gloire la plus pure de l'Empire Romain, et une foule d'autres qui ont joué pendant leur vie un certain rôle, tels que Napoléon, par exemple, un jeune lieutenant d'artillerie qui n'a gagné que 40 à 50 batailles et n'a fondé qu'un empire; enfin un vieillard dont la réputation est tout-à-fait démodée, et dont on ne parle plus guère, un nommé Homère.
Comme bien on le pense, toute la haute société de la Nouvelle-Orléans avait été invitée à cette fête, et s'était pressée de s'y rendre en riches toilettes. Jamais nous n'avons vu, ni ici ni ailleurs, plus brillante assemblée, plus ravisant coup d'œil.
A un moment donné, la salle tout-à-contre était de lumières, a été éteinte dans l'obscurité. Toutes les lumières s'éteignaient soudainement.
Le rideau s'était levé, au même moment on aperçut le fameux bac de Caron, amarré sur le Styx, et prêt à faire son service d'une rive à l'autre et à transporter les passagers pour la modique somme d'un picaillon. On est libéral dans le sombre empire et l'on n'y écorche pas les passagers comme sur certains lignes de chemin de fer.
Pendant ce temps-là, la musique allait son train, conduite par le Prof. Geo. O'Connell.
Toutes les illustres ombres dont nous venons de parler profitèrent de l'obscurité pour se montrer.
Elles aiment le mystère, et elles ont pu s'en donner, pendant quelque temps, à cœur joie. Saussurant, ce cortège d'ombres marchant quatre par quatre, au son de la marche fanèbre de Chopin. Le compositeur, qui se trouvait dans l'un des groupes qui déclinaient, a dû tressaillir de joie en entendant exécuter d'une façon irréprochable une de ses plus célèbres compositions.
Soudain un formidable coup de sifflet éclate et remplit la salle. Toutes les lumières s'éteignent comme par enchantement, et nous assistons à un saisissant spectacle.
Jamais banquet d'humains et même de dieux n'a été si brillamment éclairé, si splendide dans les décorations! Que de pierres précieuses brillent partout! Ce ne sont partout qu'émeraudes, que topazes, qu'améthystes, que rubis, qui jettent de si beaux éblouissements. La salle resuissait littéralement de lumières électriques. On nous vante souvent des éclairages à giorno, qui n'existent que sur le papier ou dans l'imagination de ceux qui en parlent. Là, voilà, l'éclairage à giorno, tel que nous l'entendons, tel que

nous le voyons se réaliser pour la première fois.
Sur son trône est assis majestueusement Pluton, ayant à sa droite la Reine Proserpine, représentée par Mme B. Grant.
A droite et à gauche du trône sont installés le comité exécutif et les dames de la Cour.
Bientôt après, Pluton et Proserpine se lèvent et font le tour de la salle, suivis de leur brillant cortège, puis ils reviennent prendre leur place sur le trône, surmonté de la couronne.
C'est là certainement un des plus beaux tableaux que nous ayons jamais vus.
La construction de ce palais et ses merveilleuses décorations ont été le plus grand honneur à la société mystique de Consus.
A l'heure où nous quittons la salle, le bal est commencé et la plus grande animation règne dans l'assemblée.
Le Tribunal Révolutionnaire de Paris.
Voici juste vingt ans que M. Henri Wallon consacra six volumes à l'histoire et à l'exposé complet des actes du tribunal révolutionnaire de Paris; il n'est pas d'ouvrage plus indispensable pour une étude approfondie de la Terreur. Mais tout le monde n'ayant pas le loisir de suivre cette histoire dans les six gros volumes de 1830, l'auteur a jugé bon de mettre son œuvre à la portée de tous, sous une forme plus condensée, et c'est précisément le but de cette édition nouvelle.
Présentant donc les faits dans toute leur simplicité, tels qu'ils résultent des pièces officielles et des documents les plus incontestés, sans avoir besoin d'y rien ajouter pour en faire sentir toute l'horreur, l'éminent historien fait, en cinquante chapitres, assister à l'œuvre du tribunal qui, «durant une terrible année de vingt mois», dut envoyer à la mort les royalistes et les Fugitifs livrés par les Girondins, les Girondins livrés par les Montagnards, Danton et les principaux des Montagnards ou des Cordeliers livrés par Saint-Just et par Robespierre, qui furent livrés, eux, non pas aux juges, mais au bourreau, exécutés sans jugement, en vertu d'une des lois qu'eux-mêmes avaient faites.
M. H. Wallon ne se borne pas à montrer ces combattants qui, dans l'arène politique, s'égorgeaient les uns les autres; il nous fait voir aussi, parmi les 2,550 victimes des étreintes infernales de tout âge, de toute condition, des gens de peuple surtout, immolés à la défense ou, plus exactement, à la peur des terroristes, et ce sont ces infortunés qui témoignent le plus convenablement du caractère exterminateur de l'an II. Rien n'est plus douloureux et plus attachant, que la lecture de ce beau livre qui pourrait avoir pour épigraphe cette très juste pensée de M. Wallon lui-même: «L'institution du tribunal révolutionnaire a été le crime et l'erreur de la Révolution».

L'abolition des Boulets dans les Prisons.
Pour les non initiés le boulet est un exercice intéressant. Il n'est son origine de la même date qu'il y avait de conduire les chars de la poterie à la foue. Les mânes de chaque homme sont posés sur les roues de celui qui le précède et ce genre de chariot aussi. On demande un pas court, trainant, et un mouvement en avant qui se perpétue indéfiniment. Pour cette raison, on est content d'abolition.
Un autre malheur de la correction est la contamination, qui est la cause de la gonorrhée, ainsi que la dysenterie. Un inspecteur et l'Etat lui-même, et surtout le Ministère de l'Intérieur, ont un certain intérêt pour tout le système, car il perd le sang et augmente l'appétit. Essayez-le.

On a annoncé, à diverses reprises, la prochaine entrée en religion de M. J.-R. Huysmans. Cette nouvelle, jusqu'ici, s'était trouvée inexacte ou, du moins, n'avait pas été suivie d'effet. L'auteur de *A rebours*, de *La-Bas* et des *Sœurs Vatard* s'était contenté de dire adieu au monde parisien et d'aller habiter une paisible retraite à Ligugé, tout

IMPRESSIONS DE COMBATS.

La presse britannique a publié, ces derniers temps, beaucoup de lettres envoyées de l'Afrique du Sud par des soldats anglais. Un journal allemand a eu la curiosité d'en extraire et de réunir tous les passages où ces soldats racontent leurs impressions de combats. Ce recueil est intéressant en ce qu'on y retrouve à peu près tous les sentiments divers que Tolstoï a si merveilleusement analysés dans plusieurs de ses ouvrages. «A ma première rencontre avec les Boers, dit un soldat anglais, je me suis rendu compte de ce que l'on éprouve sous le feu de l'ennemi. C'est une sensation particulière, mais qui n'est pas très désagréable. On est haletant; une excitation s'empare de vous et l'on ressent des picotements par tout le corps. Pendant deux secondes, il semble qu'on ait perdu la faculté de commander à ses muscles. Sans le vouloir, on baisse la tête, il vous vient dans les jambes une irrésistible envie de s'en aller pour chercher un abri. On se sent, un moment plus tard, envahi d'un froid qui gagne jusqu'au cœur. Enfin le frisson se dissipe et l'on redevient maître de soi». Un autre déclare qu'il est pris, sur le champ de bataille, d'un rire insupportable: «J'ai vu, à côté de moi, le chapeau d'un de mes camarades enlevé par un éclat d'obus et j'ai été alors secoué d'un accès de fou rire; c'était interminable, douloureux, hystérique; malgré tous mes efforts, je ne pouvais plus réprimer; cela s'est arrêté tout à coup, au moment où j'ai entendu la voix de l'officier qui proférait un commandement». Un troisième raconte que le danger suscite en lui une fureur enthousiaste: «J'étais si content que j'avais envie de danser. Beaucoup de mes camarades éprouvent la même chose; ils échangent entre eux des poignées de main et poussent des cris de joie semblables à ceux des écoliers dans une cour de récréation». Un vétéran avoue qu'il ne va jamais au feu sans ressentir les mêmes impressions qu'un homme qui se noie. Il perd le sentiment du présent. Tout son passé se déroule devant ses yeux en tableaux rapides et singulièrement nets. Sa mémoire lui représente en quelques instants tous les événements de sa vie, même les plus infimes, même les plus oubliés, avec une netteté surprenante, une extraordinaire précision. D'autres, enfin, et en assez grand nombre, déclarent que, pendant toute la bataille, ils ne se rendent compte de rien; ils ne se rappellent que deux choses: le bruit formidable, assourdissant de l'artillerie ennemie, et une sorte de torpeur, de somnolence que ne laissait subsister en eux qu'une seule idée, celle qu'ils ne devaient point abandonner leur poste. — Vous retrouverez tous ces «états d'âme» dans les *Souvenirs de Sébastopol* et dans les *écrits de combats de Guerre et Paix*.

M. HUYSMANS.
On ne s'ennuie pas au Métropolitain! A peine s'achevait les travaux de la première ligne allant de Vincennes à la porte Maillot et à la porte Dauphine, que déjà commence la construction de la grande ligne circulaire par les boulevards extérieurs.
Cette ligne est amorcée sur une longueur de trois à quatre cents mètres. Elle s'étend en tunnel sous l'avenue de Wagram depuis la place de l'Etoile jusqu'à la rue de l'Etoile.
Elle continuera son chemin jus-

qu'à la place de la Nation, — 10 kilomètres! En attendant, il s'ouvre une enquête publique, qui sera close prochainement, sur le nombre et l'emplacement des gares de cette nouvelle ligne.
Ces gares, au nombre de vingt-deux, sont situées: place des Ternes, rue de Concorde, boulevard de Concorde devant la rotonde du parc Monceau, avenue de Villiers, rue de Rome, place Clichy, place Blanche, place Pigalle, place d'Anvers, boulevard Barbès, rue de La Chapelle, rue d'Aubervilliers, rue d'Allemagne, rue de Méaux, rue de Belleville, rue des Couronnes, rue de Ménilmontant, avenue de la République, avenue Philippe-Auguste, rue de Bagnolet, rue d'Avron, place de la Nation.
Jusqu'au boulevard Barbès la nouvelle ligne sera souterraine, puis aérienne sur viaduc du boulevard Barbès à la rue Louis-Blanc, puis de nouveau souterraine de cette rue à la place de la Nation.

LORD QUEENSBERRY.

Lord Queensberry, dont nous avons annoncé la mort récente à Londres, était un parfait grand seigneur, comme en voit encore en Angleterre. Il menait une vie oisive. Son caractère avait de la force, mais son esprit était peu équilibré. Et il était principalement populaire par ses folies et ses violences. *Old Q.*, comme l'appelaient ses amis, avait un symbolisme concis avait commencé d'être extravagant dès l'âge de l'école, et ne cessa plus de l'être. Il était né en 1844. Son père se tua accidentellement d'un coup de fusil; par un singulier effet du hasard, le fils aîné de Queensberry, lord Kelhead, périt de la même manière, au mois d'octobre 1894. Son titre passa à son frère cadet, lord Douglas, qui en a gagné d'autres dans l'histoire des lettres. Lord Queensberry jouissait d'une grande autorité en une matière, qui était la boxe. On dit que lord Douglas en fit l'expérience. D'autres aussi. La boxe était le répertoire de ses arguments, et le moyen dont il se servait le plus facilement pour faire partager ses convictions. Elle formait la première partie de sa culture physique. Lathéisme formait la seconde. Il le rendit, un jour, en jouant au théâtre du Globe un drame de Tennyson, *The Promise of May*, où les livres penseurs étaient représentés. Tout à coup lord Queensberry se leva, protesta, au nom de la libre pensée, contre l'infâme caricature qui était faite des athées. Ce fut la principale action de sa vie publique. Sa vie privée fut compliquée. Il se maria en 1866, divorça en 1876, se remaria en 1893 et redivorça en 1894.

Revue des Deux Mondes.
15, rue de l'Université, Paris.
— SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er février 1900.

- La Crise Sud-Africaine, par M. le Dr A. Kappeler (depuis aux Etats-Unis, de Hollande).
- Le Grand méfiez! (Berlioz, 1870-1871), par MM. Paul et Victor Marguerite.
- Le mégalomanisme de la vie moderne, par F. Hebbelmans. — I. — Charles Bonheur et Fleury par M. le comte de Montfort.
- Le Souvenir d'un diplomate. — Un essai de réimpression posthume de la *Revue*, par M. le comte de Montfort.
- Les Coures et ports français de l'Océan. — I. — La Côte maritime, par M. Charles Lévesque.
- Le Manoir de Notre-Dame des Cordons, par M. le comte Antoine de Saporta.
- Chronique de la quinzaine.
- Histoire politique.
- Bulletin Bibliographique.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Terrible ouragan en France.
Paris, France, 14 février.—Un terrible ouragan règne sur toute la France depuis hier.
Les lignes télégraphiques sont endommagées partout et les communications sont interrompues avec la Grande-Bretagne, l'Espagne, la Suisse et une partie de l'Allemagne.
Les dégâts sont immenses, et de nombreuses personnes ont été tuées par des arbres déracinés, l'effondrement de toits, etc.
Les villes des côtes ont particulièrement souffert, et l'on craint de graves pertes dans la navigation.

Les opérations du colonel Plumer.
Londres, 14 février.—Une dépêche de Gubernius datée du 4 février dit:
Le duel d'artillerie entre les forces du colonel Plumer et cinq cents Boers a continué jusqu'aujourd'hui. Deux obus anglais sont tombés dans le fort des Boers, dont les canons sont restés subséquemment silencieux.
La marche en avant du colonel Plumer est arrêtée par l'inondation.

Feuilleton

DE

L'Abel de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

IV

L'ÉVEIL DU LYS.

(Suite.)

Elle appartenait tout entière à son œuvre sublime. Et à partir de ce moment toutes ses pensées, toutes ses ac-

tions convergèrent vers le but si haieusement désigné.
Pendant toute la semaine qui suivit, Marie-Madeleine demeura sans mouvement et presque sans vie. Elle pouvait être comparée à une fleur brusquement déracinée et dont la transplantation, quoique faite avec mille précautions, ne donne lieu à une reprise de végétation qu'avec une lenteur désespérante.
Ce calme prolongé, qui eût inquiété tout autre, était considéré par Claire de Bude comme un symptôme favorable.
Le cerveau maintenu dans de bonnes conditions de température et de circulation se fortifiait doucement et se prenait à devenir le point normal d'initiative et de résistance qu'il doit être dans tout sujet bien équilibré.
C'est dans cette méthode de reconstruction par le centre nerveux — qui est celle de la création même — que Claire révélait tout son esprit scientifique et qu'elle osa mettre pour la première fois en pratique les idées générales qu'elle tenait de son père, Antoine de Bude.
«Euh! disait le médecin de Pontarlier, vous n'avancez guère.»
—Patience! répondait elle. Et elle indiquait certaines amoncelées de transformation, déjà apparentes, qui lui promettaient de puissantes dériviatives au moment convenable.

«Et ne dis pas... mais... Et brusquement ne voulait pas entamer une vulgaire controverse d'école et de système.»
«Si vous réussissez, je me fais votre disciple!...»
«Accepte, fit gravement Claire de Bude.
Le docteur regarda la jeune fille à deux fois, la mine un peu rogue.
Mais comme Claire ne prêtait point d'attention à son attitude, il la regarda dans sa moustache.
«Est-elle sincère ou se moque-t-elle? Bah! ça m'est égal et je n'ai pas le temps d'approfondir sa pensée...»
Il ajouta:
«Singulière personne!...»
Donc, jolie, droite, d'une intelligence exceptionnelle, est-ce qu'elle n'aurait pas mieux à faire qu'à soigner des malades?...
Philosophiquement, il conclut:
«Les femmes d'aujourd'hui sont si bizarres!...»
Le docteur partit sur cette réflexion et fut quatre jours sans revenir.
Cette fois, il y avait une amélioration sensible dans l'état de Marie-Madeleine. La crise de jeunesse, si longtemps retardée, s'était produite et ses conséquences ne pouvaient être que très favorables à l'équilibre cérébral tant cherché.
«Hé! hé! le médecin, les chances augmentent. La gradation est bonne.
Le scepticisme de son regard

s'atténa un peu et il quitta ses manières délibérées et protectrices.
«Très bien pour la petite madeleine, fit-il, mais vous, prenez garde, je vous trouve dans un état nerveux inquiétant. Le manque de repos, l'attention trop soutenue, l'anémie, vous préparent quelque redoutable dépression. A quoi bon arracher cet enfant à la mort si vous ne prenez pas place?
«Ce n'est pas la même chose, docteur... fit-elle avec le sourire indéfinissable qui parfois maintenant glissait sur ses lèvres.
«Pas la même chose! Deux créatures humaines se valent quelles qu'elles soient. C'est l'égalité dans toute sa splendeur.»
«Permettez-moi de ne pas partager vos idées.
«Ne les partagez pas si vous voulez, mais prenez soin de vous, cela je vous l'ordonne. Ou plutôt—vous feriez fi de mon ordonnance—je vais la signifier à Mme Bourgon.
«Docteur, je vous en prie... C'est plutôt à elle d'ailleurs de se sacrifier, s'agit de sa fille.
«La pauvre femme fait ce qu'elle peut... Et puis, Marie-Madeleine est ma fille aussi.
«Taratata!... Vous avez vingt-quatre ans et elle en a environ dix sept!...
«Qu'importe!
Et elle se disait à elle-même: —Oui, c'est la fille de ma dou-

leur... C'est l'héritière de mon bonheur impossible et de mes espérances sacrifiées.
«Ne jouons pas sur les mots, répéta le docteur. Fille ou pas fille, prenez un peu de repos. Il n'est que temps.
«Je vous le promets.
«A la bonne heure!...
Malgré sa promesse, Claire de Bude ne quitta pas le chevet de Marie-Madeleine.
Elle voulait diriger elle-même cette période délicate et dangereuse pendant laquelle la malade épuisée commençait à accapoter quelque nourriture légère, fait coup d'eau de Vichy, bouillon maigre, etc. Avec une patience anglaise, elle faisait boire Marie-Madeleine, cuillerée par cuillerée, à intervalles soigneusement déterminés.
Et elle éprouvait un contentement indicible quand l'appétit d'oiseau de l'enfant avait des tentatives à s'acquiescer et que les exigences de son estomac se trouvaient plus sérieuses et plus vivaces.
Décidément la guérison corporelle était en bonne voie, mais l'âme?...
«Que serait le réveil après ce douloureux sommeil de plus de quinze jours?...
C'était là le terrible problème. Et il allait se produire à quel moment, ce réveil tant souhaité et tant redouté.
Un matin, après une nuit très calme pendant laquelle Marie-

reprit aussitôt d'une voix changée:
«Je voudrais vous voir... Il y a si longtemps... si longtemps...»
Claire alla entrouvrir les rideaux de la fenêtre.
Quand elle revint, un sourire angélique sur son beau visage pâle, pour dissimuler l'inquiétude qui la dévorait, Marie-Madeleine fit avec tristesse:
«Je ne vous reconnais pas... vous n'êtes pas ma mère!...»
«Non, mon enfant, je suis une amie qui vous a soignée pendant que vous étiez malade, une amie qui vous aime bien. Mais, elle est là, votre mère, je vais l'appeler pour qu'elle vienne vous voir.»
«Oui, je vous prie.
Claire n'eut pas besoin de se déranger. Mme Bourgon, qui se tenait sans cesse à portée de la chambre, avait deviné qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire et elle accourut.
«Prenez garde, lui dit précipitamment Claire, la petite a repris connaissance. Elle vous demande. Embrassez-la. Dites-lui quelques mots bien doucement. Craignez toute émotion trop vive qui amènerait une rechute...»
«Oui, oui, doucement... doucement... Je sais... je saurai me contenir...»
Et l'excellente femme se pencha sur son enfant et l'embrassa avec une passion contenue.
«Ange!... Trévor!... Mon amour!... Te voilà donc éveil-

Et en effet, la jeune malade